

Les heures s'écoulaient ainsi rapidement. Déjà l'ombre étendait son épais manteau sur la nature et l'eau du lac, maintenant plus chaude que l'atmosphère, émettait des vapeurs blanches qui affectaient les formes les plus bizarres.

A cette vue Catherine parut sortir de sa rêverie et tournant subitement la tête vers un piton élevé

d'une montagne où l'astre du jour dardait encore quelques rayons de pourpre et d'or, elle marmotta ces mots : "l'homme n'arrive pas."

Et elle allait rentrer dans la cabane quand un point obscur apparut à l'autre bout du lac.

(A CONTINUER.)

LES DEUX MERES.

(Suite.)

—Dis-moi ce qui cause ton désespoir, répondit la baronne en essuyant ses larmes, et en s'efforçant de sourire.

—Eh bien ! tu le veux, ma mère ?— Eh bien ! j'aime Alice.

—Alice !

—Oui ; et maintenant, m'ordonnerez-vous encore de rester ?

Madame Ofterdingen détourna la tête et ne répondit pas.

—N'est-ce pas qu'il faut que je parte, reprit Enrich.

—Oui murmura la baronne.

Vers les huit heures du soir, madame Ofterdingen passa dans l'appartement de son fils, et le trouva plongé dans une sombre rêverie. Elle s'approcha de lui, et il demeura immobile à sa place.

—Mon enfant, dit-elle d'une voix douce, tu l'aimes donc bien ?

—Si je ne l'aimais pas, songerais-je à te quitter, ma mère !

—Et quand tu seras loin d'elle et de moi, crois-tu que tu seras plus heureux, mon Enrich ?

—Je ne sais pas ce que je serai, répondit-il faiblement.

—Et si je te priais de demeurer, continua la baronne, m'obéirais-tu ?

—Et si je te priais de consentir à ce qu'elle devienne ma femme, si je te suppliais de me rendre heureux enfin, t'y résoudrais-tu ?

—Veux-tu rester interrompit sa mère.

—Je ne le puis.

—Eh bien ! deviens donc son époux, dit madame Ofterdingen en embrassant Enrich.

—Comment vous seriez assez bonne...

—N'es-tu pas mon enfant ?

—Oh ! soyez bénie, ma mère ! murmura Enrich.

—Sois heureux, mon enfant, c'est tout ce que je demande au Ciel.— J'aurais préféré une autre alliance, mais puisqu'il s'agit de ton bonheur, je renonce sans regrets à mes rêves d'ambition pour toi.

—Oh ! soyez bénie ! reprit Enrich.

VII.

DEUX AMOURS.

Madame Warner, après le départ d'Enrich, était restée dans son salon, et là, avait longuement songé à l'entretien qu'elle venait d'avoir.

—Pauvre jeune homme ! pensait-elle, j'ai détruit son bonheur ; mais il le fallait, continua-t-elle, car ma fille est tout ce que j'ai au monde à présent, et me séparer d'elle serait me condamner à mourir.— Oh ! il se résignera ; son courage fera la moitié du sacrifice que j'ai exigé, et Dieu l'autre sans doute.

Elle se leva alors et se disposa à rejoindre Alice. Louise ouvrit la porte doucement et entra.

—Cette dame est là, dit-elle : puis-je la faire entrer ?

—Oui, répondit madame Warner indifféremment. Louis sortit.

—Qui peut donc être cette femme ? pensa madame Warner.

Elle fit quelques pas pour aller au-devant d'elle ; au même instant Louise reparut suivie de l'inconnue, puis sur un signe les laissa seules.

Toutes deux se regardèrent pendant plusieurs minutes sans prononcer un seul mot ; aucune d'elles ne se rendant peut-être compte de ce qu'elles éprouvaient, mais elles semblaient embarrassées, gênées ; —il est une sorte de pressentiment qu'on ne peut expliquer, et toutes deux étaient sous son étrange influence.

Madame Warner examinait avec curiosité cette pauvre et malheureuse femme qui venait d'entrer ; ses vêtements misérables, son visage si rempli de souffrance, ses yeux fatigués et qui avaient pu être beaux autrefois, et sous cette misère frappante, une certaine dignité, une certaine noblesse, tout cela étonna madame Warner ; de son côté, la mendicante contemplait attentivement et avec anxiété la mère d'Alice ; on eût dit qu'elle cherchait à se souvenir.

—Vous êtes déjà venue deux fois ce matin dit enfin madame Warner, et je regrette de ne point m'y être trouvée.

Puis lui offrant un siège :

—Je vous demande pardon, ajouta-t-elle, de ne pas vous avoir priée encore de vous asseoir : j'étais si préoccupée lorsque vous êtes venue, que j'ai involontairement manqué de politesse envers vous.

—Merci, madame, répondit la pauvre femme, je ne suis point lasse.

Elle demeura debout et immobile à la même place.

—Puis-je savoir, madame, le motif de votre visite ? ajouta madame Warner d'une voix légèrement émue.

—Volontiers, interrompit avidement l'inconnue.

—Vous n'avez pas toujours, à ce que je crois, habité cette ville.

Madame Warner sentit, à ces paroles toutes simples, un frisson lui parcourir le corps.

—Cela est vrai, répondit-elle en fixant celle qui lui adressait cette question.

—M. votre père était président du tribunal civil de Bade, n'est-ce pas ? continua l'autre.

Madame Warner regarda encore l'inconnue.

Celle-ci s'appuya un instant contre la table.

—Oui, madame, dit enfin la mère d'Alice : mais comment savez-vous ces détails ?

—Permettez que je m'assoye, répondit la mendicante.

Madame Warner approcha un fauteuil.